

La plus précieuse des marchandises. Un conte de Jean-Claude Grumberg¹

Jean-Claude Grumberg (né en 1939), fils et petit-fils de déportés, est écrivain, scénariste (*Le Dernier Métro*, film réalisé par F. Truffaut) et dramaturge. Il est l'auteur notamment de *L'Atelier* (1979), du *Petit Chaperon Uf* (2005), *L'Être ou pas. Pour en finir avec la question juive* (2013).

La plus précieuse des marchandises relate l'histoire d'une pauvre bûcheronne et d'un pauvre bûcheron lesquels vivent dans une forêt. A l'aune de la forêt, passent sans cesse des trains de marchandises que la bûcheronne guette à l'affût de la moindre marchandise lancée qui lui permettrait d'assouvir sa faim. Un jour, une marchandise est jetée du train par la lucarne. Le conte peut alors commencer....

Jean-Claude Grumberg désigne d'emblée *La plus précieuse des marchandises* comme un conte. Ce qui définit l'horizon d'attente de son lecteur : il s'agit d'un écrit à priori pour des enfants mais ce conte est publié dans la collection « La Librairie du XXI^e siècle », une collection pour adultes. Les certitudes du lecteur s'envolent alors : ce n'est pas un conte pour enfants.

Toujours est-il que l'auteur joue et se joue de tous les codes propres aux contes – et ce, à différents niveaux : avec les personnages, dès les deux premières lignes, avec les lieux, les « adjuvants » (ceux qui aident) et les « opposants » de ce couple de bûcherons.

Ce texte commence par le fameux « Il était une fois... », signal pour le lecteur que nous entrons dans l'univers propre aux contes pour enfants qui débute toujours ainsi.

Les lignes suivantes, J.C. Grumberg s'adresse à son lecteur : « Non non non non, rassurez-vous, ce n'est pas *Le Petit Poucet* ! Pas du tout. » (p. 7). Et pourtant.... La mention de ce conte en particulier est loin d'être anodine. En effet, le couple n'a pas d'enfants contrairement à ce récit. Et pourtant...

Après cet intermède, il reprend le fil de son histoire que marque l'emploi du « donc » : « Dans ce grand bois donc » (p. 7). On retrouve alors les lieux propres au conte (le bois, la forêt), les personnages pauvres et affamés sans identité mais réduits à leur « rôle thématique » c'est-à-dire à leur métier ou à leur rôle social : bûcheron pour lui, bûcheronne pour elle car mariée à un bûcheron.

Si les contes habituellement se situent dans un « hors-temps », l'auteur, lui, stipule que son récit se passe pendant la « guerre mondiale ». Le lecteur comprend qu'il s'agit de la Seconde Guerre mondiale lorsqu'un peu plus loin Grumberg précise que le protagoniste est « requis à

¹ Éditions du Seuil, La librairie du XXI^e siècle, 2019.

des travaux d'intérêt public – au seul bénéfice des vainqueurs occupant villes, villages, champs et forêts » (p. 8). Puis l'auteur parle des « vert-de-gris » (p. 43) et de « leurs misérables miliciens » (p. 43). Enfin, l'écrivain précise : « Le train de marchandises, désigné comme convoi 49 par la bureaucratie de la mort, parti de Bobigny-Gare, près de Drancy-Seine, le 2 mars 1943, arriva le 5 mars au matin au cœur de l'enfer, son terminus. » (p. 40)

Dans ce conte, et à la différence de certains contes plus « traditionnels », seuls trois personnages vont avoir un prénom - donc une identité, à une époque où les Juifs ont perdu la leur. Dinah rebaptisée Diane sur ses papiers provisoires, Henri et Rose - ses jumeaux - ou Hershele et Rouhrelle en yiddish. Sans nom propre, le père est désigné comme étant le « mari de Dinah ».

De l'un de ces trains transportant non pas des marchandises comme le croit pauvre bûcheronne, un père de famille désespéré va jeter de l'une des lucarnes, ce qui va devenir pour la femme la plus précieuse des marchandises, un bébé enveloppé d'un riche châle de prière juif. Un mot accompagne ce bébé mais la femme illettrée ne comprend pas combien ce geste est empreint de désarroi. En effet, ces trains emmènent des êtres humains transformés en marchandises, en bétails, en non-humains vers les camps de la mort.

Comme dans *Le petit Poucet*, l'un des parents abandonne son enfant en espérant qu'il survivra. C'est ce qui se produira grâce aux bons soins de cette mère de fortune. Non sans mal. En effet, pauvre bûcheron comme les autres travailleurs et pareillement au discours alors en vigueur, va la considérer comme une « sans-cœur » : « répétant les tristes slogans de ces jours si sombres : 'Les sans-cœur n'ont pas de cœur ! Ce sont des chiens errants qu'il faut chasser à coups de hache ! Les sans-cœur jettent leurs enfants par les lucarnes des trains' » (p.57). Son attitude va changer vis-à-vis de « ce résidu de fausse couche » (p.58) lorsqu'il sent son cœur battre : « ce fut le cœur de la petite marchandise qu'il sentit battre sous sa paume [...]il nommait lui aussi la petite sans-cœur sa petite marchandise à lui » (p. 59) Il déclarera d'ailleurs aux autres bûcherons que les « sans-cœur ont un cœur » (p. 65). Ce qui le mènera à sa perte.

Cette enfant, lorsque la Pologne (ou en tout cas l'un des pays de l'Est) sera libérée par les Russes, aura une identité « réelle » : elle sera Maria Tchekolova. Elle devient une « étoile » de ce pays : l'étoile rouge communiste remplace alors l'étoile jaune juive, le foulard rouge le châle de prière. On passe d'une étoile à l'autre, d'une étoile déniée à une étoile reconnue, officielle...

Ce texte emprunte encore au conte son « hors lieu » : les protagonistes habitent dans une forêt plus ou moins profonde aux ressources cachées. Comme dans les contes, se trouve une « partie du bois si touffue que nul ne sait comment y pénétrer » (p. 78). Lorsqu'elle est poursuivie, pauvre bûcheronne et sa précieuse marchandise s'y réfugient et sont accueillies et recueillies par un curieux personnage à la « tête cassée » (p.81) qui les sauve. L'auteur lui-même écrit : « Dans bien des contes, et nous sommes bien dans un conte, on trouve un bois. Et dans ce bois, un espace plus touffu qu'alentour, où l'on ne pénètre qu'avec difficulté, un

espace sauvage et secret, protégé des intrus par sa végétation même. Un lieu retiré où ni l'homme, ni dieu ni bête ne pénètre sans trembler. » (p. 42).

Le lecteur l'aura vite compris, Jean-Claude Grumberg entrelace aux codes du conte des événements historiques tragiques que l'auteur a vécu mais que d'aucuns connaissent à travers les livres, les films voire les reportages télévisuels. Ces deux aspects du récit servent alors de repoussoirs pour mieux accréditer ce récit : les faits historiques confirment que nous avons quittés l'espace du conte pour un univers réaliste et le recours au conte tend à rendre dicible l'indicible comme l'inimaginable : la déportation et l'extermination de millions de personnes.

L'auteur tente aussi de brouiller les codes de lecture en s'adressant à ses lecteurs : « Pardon ? Encore une question ? Vous voulez savoir si c'est une histoire vraie ? Une histoire vraie ? Bien sûr que non, pas du tout. Il n'y eut pas de trains de marchandises [...] Ni de camp de regroupement, d'internement, de concentration, ou même d'extermination. Ni de familles dispersées en fumée au terme de leur dernier voyage [...] Rien, rien de tout cela n'est arrivé, rien de tout cela n'est vrai. » (p. 101). Le recours au « ni...ni » renforce la véracité de ce faux conte et est à prendre et à comprendre à rebours de ce que l'auteur déclare.

Ce (faux) conte n'est pas simplement l'histoire d'un bûcheron et d'une bûcheronne mais il est aussi à saisir comme un hymne à l'amour et au courage qu'ont eu tous ces Justes pour sauver des enfants, des parents, des couples, des personnes âgées, malgré la peur, malgré le danger, malgré le froid, malgré la faim, malgré les dénonciations toujours possibles. La pauvre bûcheronne puis, par la suite, le pauvre bûcheron et le soldat à la tête cassée sont des Justes. Comme tous les Justes, ils n'ont pas besoin d'être nommés.... Un merveilleux conte de l'indicible !

Corinne Loreaux

